

Quand l'un de nos grands prosateurs donne à ses phrases ce balancement rythmique qui les rapproche du vers, il nous rappelle ce mot d'un poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Mais, après la lecture des *laissez rythmiques* de nos réformateurs, de ces lignes de mots, qui veulent être des vers et ne sont que des pastiches de prose, on est tenté de dire :

Même quand l'oiseau vole, on sent qu'il a des pattes.

Voici, par exemple, des *vers libres* de Mme Marie Kry-sinska :

Et je revis le vieux jardin oublié,
Ingratement oublié devant les jours clairs et monotones d'enfance,
Mais ce ne furent point les souvenirs de ce gris matin
 Si gris et pourtant si clair,
 Que je retrouvais au fuyant des allées
 De ce vieux jardin oublié.
Sur un royal couchant les maronniers étendaient
Leur tapisserie de haute lice.

A par l'assonance de la fin, il n'y a rien là-dedans qui puisse rappeler l'idée que nous avons de la versification française. Il y a pourtant un rythme ; mais c'est un rythme libre ; la mesure ne le fatigue pas : il a à sa disposition des vers de quinze et même de dix-neuf pieds.

Ecoutez encore ceci :

Ils s'en revinrent à Yonville
En suivant le bord de l'eau.
 Dans la saison chaude,
 La berge plus élargie
Découvrant jusqu'à leur base
 Les murs des jardins.
Ils s'en revinrent à Yonville
En suivant le bord de l'eau.

Voilà encore un rythme indéterminé, et qui paraît peut-être mieux chantant que le premier. Eh bien ! ce ne sont même pas des vers libres ; c'est de la prose, tirée d'un roman paru vers le milieu du siècle, bien avant l'épanouissement de la nouvelle prosodie décadente.

Lisons maintenant, pour comparer, des vers à rythme défini :